



**Voix du Cambodge.
lecture**

Lecture dirigée par **Brigitte Mougin**

Interprétée par **Brigitte Mougin, Aline Barbier et Randal Douc**

Ici meurt le Cambodge, meurt, meurt, meurt.
Nous tombons, nous tombons.
Nous plantons nos crânes dans la terre.
S'il venait un ami
S'il venait au Cambodge un ami aujourd'hui
S'il venait un ami à la rencontre de l'enfant Cambodge
L'enfant au sourire et aux petites mains jointes
S'il venait et voyait,
Le temps Pol Pot, le Cambodge Pol Pot,
Il lui faudrait crier, crier, crier
Jusqu'à ce que le monde aux oreilles de pierre
Entende enfin crier crier le Cambodge,
Mais personne ne vient au Cambodge,
Pas un ami depuis mille jours.....

Pierre : L'un contre l'autre, nous avons marché les forêts et les ombres, la famine, le choléra, les râles et ces corps gonflés, flottant dans les rizières, la révolte, la rage et l'étrangeté d'être vivant, de sentir le vent chaud et humide dans les cheveux et sur les mains, l'étrangeté d'être là, sans blessure apparente, devant ces corps sans vie... à la vie arrachés, d'être là, défendus par notre chair qui hurle ce pays d'où nous venons.
C'est par ce hurlement que nous pouvons parler et nous sourire, par ce hurlement que nous n'avons rien à craindre, que nous sommes respectés et honorés. Parce que notre peau est un autre continent, les armes ont détourné leur bouche. Et en cela, Laure, cette mort n'est pas la nôtre mais la leur.

Laure : Les écharpes noires se répandent dans les forêts avec leurs paroles, leurs armes, leurs morts. Bientôt, la grande ville sera prise. Je ne sais pas si c'est bien ou mal. Je ne sais pas non plus si nous sommes protégés par notre peau. Personne ne sait. Ce qui est sûr, c'est que des milliers et des milliers de corps vont tomber.
Et moi, petite fille, au milieu de ces poitrines brisées je pose mes pieds nus et j'appelle mon père. C'est une histoire minuscule qui n'appartient pas même à l'histoire de ce pays. Pourtant, c'est pour elle, pour cette petite histoire que la petite fille a traversé les océans. Elle en a le droit, tu comprends. Une fille a le droit d'appeler son père.

17 avril 1975. Pénétrant dans Phnom Penh abandonnée par les soldats de l'armée de Lon Nol, les Khmers rouges, tout habillés de noir, avancèrent des

deux côtés des avenues. Ils n'ont pas même jeté un regard à une population qui les acclamait en libérateurs. Bientôt, dans tous les quartiers de la capitale, de Toul Kork à Chamkarmon, du nord au sud, un ordre est lancé par les soldats, qui ne souffre ni contestation ni délai :

-Evacuez la ville ; les Américains vont la bombarder. Regagnez vos villages d'origine.

En deux ou trois jours, Phnom Penh fut vidée de toute sa population. N'en furent dispensés ni les malades ni les opérés, dont on poussa les brancards et régula comme on put les transfusions, ni les femmes enceintes, ni les vieillards, ni les enfants, chassés sur les routes, dans un exode sans rivage.

Tout récalcitrant était abattu sur place, par des anges noirs de la mort, enfants de douze, treize ans parfois, poussés à l'ombre assassine de la forêt, de leurs fusils-mitrailleurs et de l'utopie meurtrière.

Cette évacuation forcée de toutes les villes du Cambodge, ce meurtre des citoyens considérés comme corrompus et irrécupérables avaient été programmés tout comme le génocide d'un million sept cent mille hommes et femmes.

Le credo en béton des Khmers rouges, celui dont on fait les charniers, était : les villes sont pourries comme des dents cariées par l'argent, la corruption, le sexe , l'impérialisme, l'avidité des citoyens. Si on ne veut pas avoir toute la bouche gâtée, il faut vite les arracher et ainsi éradiquer, arracher jusqu'à la racine, toute cette pourriture.

Les Khmers rouges se sont décrétés chirurgiens-dentistes du royaume pourri du Cambodge. Et ils lui arraché une mâchoire.

Dans le maquis des zones qu'ils tenaient avant 75, les chef Khmers rouges : Pol Pot, 'frère n° 1'

Nuong Chea, 'frère n°2'

Ieng Sary, 'frère n° 3', etc,

veillaient à édifier l'ordre nouveau , l'ordre de la terreur.

Leur philosophie : un maoïsme poussé au paroxysme, chauffé à blanc.

Immortel, croyaient-ils. Mortel tout simplement.

Toi Marie, ce jour-là, le 24 avril 1975, tu disposas d'une heure pour partir.

Tu es seule avec les enfants. Ton mari militaire est en mission...

... Une heure pour partir. Que prend-on, qu'emporte-t-on avec soi ? Quelles erreurs fatales ? Quels renoncements ? Quels choix ? Les médicaments ! De l'eau ! Du lait ! De la nourriture ! Oui, bien sûr. Mais les photos ? Les bijoux ?

Du dentifrice ? De la crème pour le visage ? Peut-t-on vivre sans crème pour le visage ?

...Toi Marie, tu as mis plusieurs couches de vêtements à tes petits, tu as décroché un grand rideau léger 'pour faire des habits', tu avais le bébé dans les bras et Jannick portait la petite Sophie.

'On suivait les autres, comme un exode, chacun ses gamelles, la moustiquaire, les trésors qu'on a emportés avec soi. On est resté deux jours dans le terrain de ma voisine. Je suis retournée plusieurs fois à la maison pour rapporter une bassine, du riz. Pour dormir, j'ai essayé de planter une espèce de cape militaire que j'avais prise : impossible, la terre était trop dure. Le matin les enfants me demandaient des nouilles sautées et des bananes aux noix de coco.

Le troisième jour, les Khmers rouges sont passés et ils ont installé une table pour nous enregistrer : nom, étude, mari... J'ai senti qu'il ne fallait pas dire la vérité. Tu sais lire ? Non. Tu parles une autre langue ? Non. On savait que les Khmers rouges emmenaient les gens dans la forêt mais c'est tout. Ils nous ont donné l'ordre de partir. J'étais en larmes : comment repartir avec tout le barda et les enfants ! Un monsieur m'a aidée avec son chariot à bœufs- je ne me souviens pas de son nom, sa mère était très jolie....

...Tu n'es pas une fille de la campagne, Marie . Tu es née à Phnom Penh, tu n'as jamais repiqué le riz, les gestes de l'eau et de la terre, tu ne les connais pas.

... Quand j'étais dans le fracas du monde, comme je me suis démené ! J'ai tout vécu, tout gagné, tout perdu, j'ai vu juste, j'ai vu faux, j'ai vu trop tôt, je n'ai pas vu le poignard dans mon dos, je me suis trompé, je ne me suis pas trompé, j'ai souvent menti, j'ai beaucoup dit la vérité, beaucoup trop.

Et maintenant, à 56 ans, j'ai trois-mille ans. Je n'ai plus rien à perdre. Je suis assis à la pointe du temps. Il y a des siècles que Sihanouk est sorti du fleuve.

Encore vivant, je suis devenu sage et âgé comme les morts. Je n'ai plus la force, le courage de faire des erreurs, la course, tout ce qu'il faut faire pour prendre part aux jeux de cette terre. Je ne dirai plus rien...

...J'écrirai l'histoire de mon pays. Premier épisode :

Paradise Lost. Ensuite, comment Lon Nol a travaillé pour Pol Pot. Ensuite, comment Pol Pot a travaillé pour le Vietnam. Et moi ?

Je suis sans avenir et je ne suis pas mort . Je suis victime d'un miracle. Je m'en vais maintenant sur l'autre face de la terre, là où l'Asie et ses démons ne me poursuivront pas.....

...Je m'interroge. Sihanouk. Ce roi, cet homme, dont on a tout dit, le meilleur et le pire, mais qui a de toute certitude profondément aimé le Cambodge et les Cambodgiens, comment vit-il les déviances actuelles du régime ? Je me demande s'il n'est pas souvent habité par une grande tristesse.

Jadis, à l'âge appelé Kuta, vivaient les fils de Kyacyapa, qui étaient d'une force et d'une beauté surhumaines. Deux sœurs leur avaient donné le jour, Diti et Aditi. Mais les fils d'Aditi étaient dieux, tandis que les fils de Diti étaient démons.

' Un jour qu'ils étaient réunis en conseil pour chercher un moyen de se soustraire à la vieillesse et à la mort, ils décidèrent de cueillir toutes ces plantes des bois que l'on nomme des simples, de les jeter dans la mer de lait, et ensuite de baratter la mer : il en résulterait un magique breuvage qui vaincrait la mort et les rendrait à jamais vigoureux et beaux.

'Ils firent donc une baratte avec une montagne, une corde avec le grand serpent sacré Vasouki, et se mirent à baratter sans trêve.

'Bientôt, des eaux remuées, sortirent les Apsaras, danseuses et courtisanes célestes qui étaient d'une incomparable beauté. Elles devinrent les femmes des demi-dieux Gandharwas et donnèrent naissance à la race des singes'.

Ensuite, sortit en personne la belle Varouni, fille de l'océan.....

.....Les Apsâras, qu'elles sont jolies et souriantes sous leur coiffures de déesses, avec pourtant toujours cette expression de sous-entendu et de mystère qui ne rassure pas. Toutes celles que l'on peut atteindre en passant ont été si souvent caressées, au cours des siècles, que leurs belles gorges nues luisent comme sous un vernis, et ce sont les femmes qui, pendant les pèlerinages, les touchent passionnément pour obtenir d'elles la grâce de devenir mères...

.... Au fond des forêts du Siam, j'ai vu l'étoile du soir se lever sur les grandes ruines d'Angkor !...

... De méconnaissables débris d'architecture apparaissent un peu partout, mêlés aux fougères, aux orchidées, à toute cette flore de pénombre éternelle qui s'étale ici sous la voûte des grands arbres. Quantité d'idoles bouddhiques, petites, moyennes ou géantes, assises sur des trônes, sourient au néant !

Je lève la tête vers ces tours qui me surplombent, noyées de verdure, et je frémis tout à coup d'une peur inconnue en apercevant un grand sourire figé qui tombe d'en haut sur moi..., et puis un autre sourire encore, là-bas sur un autre pan de

muraille..., et puis trois, et puis cinq, et puis dix ; il y en a partout, et j'étais surveillé de toutes parts !

Ce temple est un des lieux du monde où les hommes ont entassé le plus de pierres, accumulé le plus de sculptures, d'ornements, de rinceaux, de fleurs et de visages.

Ce n'est pas simple comme les belles lignes de Thèbes ou de Baalbek. C'est déroutant de complication aussi bien que d'énormité.

Des monstres gardent tous les perrons, toutes les entrées ; les divines Apsâras, en groupes répétés indéfiniment, se montrent partout entre les lianes retombantes.

Et, à première vue, rien ne se démêle ; on ne perçoit que désordre et profusion dans cette colline de blocs ciselés, au faite de laquelle ont jailli les grandes tours.

Mais dès que l'on observe un peu, une symétrie parfaite s'affirme au contraire du haut en bas. La colline de sculptures forme une pyramide carrée, à trois gradins, dont la base a plus d'un kilomètre de pourtour,

Et c'est sur le troisième de ces gradins, tout en haut, que se trouve sans doute le lieu saint par excellence.

Il faut donc monter. Je m'y attendais....

... Le soulagement d'avoir passé l'épreuve des marches, quasiment à quatre-vingt-dix degrés, a installé en moi un bien-être physique. Je me suis arrêtée pour prendre des photos du bassin aux lotus dans lequel se noient les tours, maintenant j'ai quitté la chaussée qui sur trois cent cinquante mètres mène au temple, Angkor Vat vient de se refermer sur sa splendeur, je marche dans l'herbe, la nuit descend, dans l'eau des douves il y a des reflets d'argent, je m'allonge sur un muret de pierres chaudes, mon exceptionnelle cigarette rougeoie entre mes doigts. Je suis à Angkor et je le sais et je le vis pleinement...

Il apparaît clairement que j'ai deux obsessions : les balustres et les Apsâras. Pour les balustres, j'ai été influencée par un guide qui m'a convaincue que les Khmers ont inventé la climatisation ! Ces colonnettes renflées empêchent les rayons de soleil d'entrer mais laissent la lumière passer. Je ne me souviens plus ni comment ni pourquoi, mais cela me paraît juste. En tout cas ils sont d'une

grande beauté, ces barreaux tournés dans le grès comme s'ils étaient en bois et qui révèlent, me dit le guide, une technique très aboutie.

Quant aux Apasâras, j'en suis tombée amoureuse toute seule. Trois dansantes syllabes pour dire, à mon sens, le ciel, la sensualité, la terre.

Les danseuses sacrées d'Angkor furent jusqu'à trois mille à la cour du roi Jayavarman VII au XII^e siècle. Trois mille jeunes filles vouées dès leur plus jeune âge à la danse royale, cloîtrée dans le palais, vestales tenues de servir exclusivement le roi et leur art. Car leur rôle n'est que secondairement de divertissement : les danses sacrées jettent un pont entre le monde profane et le monde divin. Plus qu'un spectacle, il s'agit d'une messe destinée aux dieux brahmanes qui sont alors ceux du pays khmer, un rituel, une offrande pour s'attirer leurs bonnes grâces.

Rodin qui découvre les petites Apsâras à Paris au cours d'une représentation donnée le 10 juillet 1906, tombe ni plus ni moins en extase. C'est l'université de la beauté qui lui est révélée. Il confiera plus tard à un ami : ' Nous avons vécu trois jours d'il y a mille ans. Il est impossible de voir la nature humaine portée à cette perfection... ces femmes sont toutes admirablement belles. Les figures nous étonnent. Elles rappellent nos modèles italiens'...

...Ne pas les laisser disparaître, s'évanouir...

...C'était pendant mon premier voyage. Il était devant le portail de la prison-musée de Tuol Sleng à Phnom Penh. Il s'est avancé vers moi avec ses journaux, des suppléments week-end du Cambodia Daily. Je fais signe que non. Il n'insiste pas. Il a un regard d'une extrême douceur. Je fais quelques pas puis demi-tour. Je lui donne un dollar. Il me remercie, me prend la main, me dit ' à demain'. L'éclair joyeux dans ses yeux...

C'était pendant mon second voyage. Presque tous les matins, à Phnom Penh, je vais prendre mon petit-déjeuner quai sisowath au River Front. Je prends soin d'acheter le Cambodia Daily toujours au même garçon.....

A Battambang une fin d'après-midi, écroulée au fond d'une chauffeuse moelleuse, je commande un énorme et très appétissant gâteau. Arrivent trois enfants des rues, deux frères, une soeur, certainement. Tétanisés à la vue du gâteau. Je le coupe en quatre sans dire un mot. Ils se servent avec une tendresse délicate. Ils ne touchent pas au quatrième morceau mais prennent les petits sachets de sucre de mon café et s'envolent comme des moineaux. L'un pourtant se retourne et me dit 'okoum tchraeum !' avec un sourire de diamant...

...A Phnom Penh on estime que 1500 enfants vivent seuls dans la rue et entre quelques centaines et quelques milliers y sont avec leurs familles ; entre 10 000 et 20 000 y travaillent (vendeurs, cireurs, récupérateurs de canettes, de sacs en plastique, sans oublier ceux qui se prostituent) et rentrent régulièrement ou de temps en temps chez eux.

Dans ce pays, qui compterait le plus d'ONG au mètre carré et des remises en question fréquentes de l'une ou de l'autre, je n'ai rencontré personne pour contester l'action de 'Friends'.

Le centre éducatif de l'ONG prend en charge 350 enfants. L'objectif : retrouver sa famille, rejoindre l'école publique, trouver un emploi, se relier à sa culture. Un objectif qui passe aussi par des activités sportives et artistiques, des programmes de lutte contre le sida et la drogue.

Une autre ONG, entre autres, s'occupant d'enfants fait, me semble-t-il, l'unanimité : le Sipar. Le postulat du Sipar, né dans les camps de réfugiés thaïlandais de la volonté d'une femme, est que la promotion de la lecture peut améliorer le niveau éducatif, lui-même essentiel pour sortir du cycle de la pauvreté.

La culture pour ressouder, pour panser et penser un pays, c'est vrai partout, oui. Plus vrai au Cambodge... Ce que je dis là, bien qu'ayant l'air convenu, ne l'est pas. L'histoire glorieuse qui a vu s'édifier le plus grand temple religieux du monde- Angkor Vat et Angkor, encore et toujours !- appartient à chaque cambodgien qui la revendique haut et fort. ' De même que nous autres occidentaux, quand on se réfère à des mots ou à des concepts relevant du politique ou de l'économie ou de la société, on fait appel à toute une série de concepts inventés par le monde grec, de même, dans l'Asie du Sud- Est péninsulaire, le modèle de référence à bien des égards, c'est le modèle khmer', dira Marie- sybille de vienne. Sortir du questionnement conformiste en matière de développement, dira-t-elle ensuite, et ' rappeler qu'une société avant même d'être un état, avant même d'être une nation, c'est une culture... '.

Le Cambodge trouvera-t-il le second souffle ? Peut-il redevenir ce petit pays béni des dieux ? Ce que certains qualifient de 'génie khmer ' va-t-il triompher ? Au fil de mes voyages, j'ai frotté –rien de plus- ces questions à la réalité de ce que j'ai vu, entendu, deviné, compris ou cru comprendre... Mais paysages et visages sont là pour aussi donner envie de découvrir ce 'pocket kingdom : ses

terres encore vierges, ses côtes aussi belles que celles de la Thaïlande (la foule en moins), la splendeur du Mékong nourricier, l'effervescence des marchés et la vaste quiétude des campagnes, les pétarades des motos et l'éternité des temples, la rencontre avec les sourires khmers, avec la sensation fugace de la tendresse bouddhique, avec la force et sans doute la violence secrète d'un peuple qui vous prend dans ses filets vite fait bien fait !

O plaines de mon pays
Si glorieuses d'enfants
Morts de faim
O soleil de sel
O mon pays, ma seule destinée.

‘ Je me souviens ; cette odeur de feu dans toute la plaine. Partout cette odeur. Sous le ciel la piste, blanche, droite, de la poussière. Sur les flancs de la montagne, les carrés verts des poivrières chinoises. Au-dessus le brouillard des feux. La jungle. Et puis le ciel.’

Duras publie ‘Un barrage contre le pacifique’ en 1950, soit dix-sept ans après être rentrée en France. Mais les souvenirs sont d'une précision absolue. C'est en Cochinchine, à Saïgon, à Sadec et à Prey Nop, dans le golfe de Siam en pays khmer, qu'est née l'écrivain. Sa prise de position politique, elle la faisait naître là aussi. Car à la violence faite à sa mère, s'ajoute celle que subissent les indigènes. Les pages sur les enfants sont d'un bouleversant lyrisme et porteuses d'une dénonciation féroce de la colonisation.

La langue, le style de l'écrivain sont façonnés par ces années d'enfance et d'adolescence asiatiques, ainsi que sa façon inimitable d'écrire l'excessive chaleur, cet ‘ envahissement de l'être ; ou l'intensité des lumières, ‘ le ciel pour moi était une traînée de pure brillance qui traverse le bleu’ ; ou encore ‘ la mer’(...) l'odeur des îles qui arrive, celle de la saumure de poisson, âcre, mêlée à celle des marécages’.

C'est à Prey Nop qu'elle aura ses plus vives sensations. ‘ les rassemblements des fauves, les poissons vivant dans des vasques au-dessus des arbres, la jungle tropicale bruissante et effrayante ; tout est vrai. Marguerite n'a rien inventé. La concession était située dans un pays d'une majestueuse beauté(...)’.

Quand je suis passée dans la province de Kampot , à mon second séjour, j'ai naturellement voulu voir Prey Nop. Je suis partie, mon 'barrage' à la main, avec un chauffeur qui situait ce lieu entre Kep et Sihanoukville et qui était très content de son anglais appris pendant trois ans à raison de quinze dollars par mois, anglais que je comprenais très mal.

C'était un grand moment : j'allais rencontrer le fantôme de mon écrivain fétiche, nouer une conversation posthume à l'ombre d'un manguier ou mieux encore sous le pont, au bord du rac, de la rivière, avec dans le ciel un vol de 'sarcelles et de corbeaux affamés' !

Et bien non ! Je n'ai rien vu à Prey Nop. Au lieu dit, une bourgade avec des maisons et des commerces de chaque côté de l'unique route, je n'ai rencontré personne à qui le nom de Duras disait quelque chose. Atablée dans une sommaire gargote, légèrement excédée, je ne lâchais pas l'affaire, brandissant mon livre comme si c'était le Râmâyana lui-même. Les cambodgiens s'en foutaient, à commencer par mon chauffeur. Bref, j'ai commandé un café sweet milk, j'ai imaginé Duras, moqueuse comme elle était, pouffant à me voir, et, tout en touillant mon divin breuvage, j'ai renoncé. Sur la route mon chauffeur a fait la gueule- contrarié de ne pas m'avoir donné satisfaction ? juste agacé que je lui fasse répéter chacune de ses phrases ? Au bout d'un moment il a jeté l'éponge, mis un CD et chanté à tue-tête... en anglais. On a dû freiner parce qu'un buffle pissait au milieu de la route. Plus loin, je lui ai demandé de s'arrêter pour photographier les roses, les pourpres, les violines du ciel derrière la montagne. Un jeune garçon rentrait son buffle...

..... 'Le soir tombait vraiment très vite dans ce pays. Dès que le soleil disparaissait derrière la montagne, les paysans allumaient des feux de bois pour se protéger des fauves et les enfants rentraient dans les cases en piaillant'

Demain j'ai rendez-vous tôt avec mon très bon moto-driver, qui, de plus, s'appelle Soon...

... Ce que je veux voir Soon ? Les grottes ? les temples ?

Non, je veux voir la campagne khmère . Et je sais pourquoi.

Parce que le Cambodge est d'abord rural. les paysans représentent encore 80° de la population. Les Cambodgiens ont laissé aux Vietnamiens le commerce, aux Chinois et aux Européens l'industrie, une seule activité est vraiment nationale, l'agriculture. Sans doute n'est-ce plus aussi tranché aujourd'hui mais c'est toujours, j'en suis convaincue, sur les terres et sur l'eau, dans les champs et sur les rizières, qu'il faut aussi trouver l'âme khmère.

Casquette et cape pour la pluie, 'c'est parti mon kiki' , lance mon chauffeur. Il alternera avec 'roule ma poule !' et ce sera tout pour le français, le reste du temps, nous communiquons en anglais.

'Show me the country, Soon!'

On sort rapidement de Battambang et on bifurque sur une petite vicinale tropicale. L'air est frais- 'l'adorable fraîcheur des matinées', écrivait Pierre Loti. La lumière est cristalline. Soon roule tranquillement. Je me sens soûle pourtant. De silence, de beauté. Une intense impression de paix... le vert des rizières me rafraîchit jusqu'à l'âme. Arrêtons-nous !

Trois ou quatre femmes vêtues d'une chemise à manches longues et d'un pantalon, avec sur la tête un krama traditionnel à carreaux ou un chapeau, une famille sans doute, sont, pieds dans l'eau, entrain de repiquer le riz.

Soon est fils de paysans. Il a travaillé à la rizière et peut m'expliquer la culture du 'riz repiqué'.

...Nous traversons un village. Il n'est pas loin de onze heures : devant les maisons sur pilotis, se préparent des frichtis.

Plus loin des enfants sautent dans un trou d'eau, hello hello ! leurs bouilles rieuses et un bras émergent.

Petite faim et arrêt à la sortie du village. Une jeune fille fait frire des beignets de patates douces et de bananes : c'est bon, ça croustille sous la dent. Soon s'étonne justement que je puisse manger ça : ses parents à lui n'ont plus de dents pour. Il ne me l'avait pas encore demandé mais voilà qui est fait : 'how old are you ?' c'est avec lui que je comprends la raison de cette persistante curiosité des Cambodgiens pour ma date de naissance. J'ai, peu ou prou, dépassé l'espérance de vie de ce pays, à savoir cinquante quatre ans, et pourtant je baroude et j'ai toutes mes dents !.....

.....Méandres élégants
Kaléidoscope
Oriental
Nénuphars
grand fleuve de mon enfance...

....Somptueux, lourd et nonchalant Mékong, le Fleuve Jaune, quatre-mille kilomètres du Tibet à la mer de Chine, le Fleuve-Mère qui nourrit des millions de gens, une manne menacée peut-être par les nouveaux projets de barrages chinois ; le moment de se rappeler que les Khmers nomment le pays qui les a vus naître 'Eau et terre' : 'Où finit l'eau ? Où commence la terre ferme ? On ne l'a jamais bien su et on ne le sait pas encore' (dit François Ponchaud).

...Sur les rives que nous frôlons presque, des armées d'oiseaux pêcheurs se tiennent au guet, pélicans, aigrettes et marabouts. Parfois, des compagnies de corbeaux noircissent l'air....

Embarquement donc sur le Mékong !

...Mon 'rêve du Mékong' s'incarne, là , dans ce bateau, sous le charmant auvent de dentelle rose assorti à la palette du ciel. L'arrêt sur un banc de sable blanc, où notre marin très pince-sans-rire nous informe dans un anglais hésitant mais avec un ton assuré que des 'barangs' se sont récemment fait dévorer par des crocodiles , ne rompt pas le charme puissant... Nous dormons dans le meilleur hôtel de la ville, au bord du fleuve, on nous sert du poulet au gingembre et du prahoc, sur des tables installées pour nous, dehors, à la lumière des bougies. Je n'ai pas envie de dormir, la nuit est capiteuse, certes elle l'est toujours, mais là, de l'autre côté de la rue, coule le Mékong... Avec Miss Chamruen, la réceptionniste, c'est ainsi qu'elle se présente, je discute en anglais des fumeuses de pipes du Ratanakiri. Elle me dit que les femmes du Cambodge peuvent fumer dès qu'elles sont âgées " parce qu'alors, elles pensent!" Cela me plait bien :je me sens autorisée à sortir une cigarette Alain Delon(elles font fureur au Cambodge avec ou sans l'aval de l'acteur, je l'ignore) qui traîne dans mon sac... Miss Chamruen m'apprend à bien prononcer ' ritrai susdai', 'bonne nuit' ...

....Il y avait eu le sourire de mon vendeur du Cambodia Daily....
Il y avait eu le sourire très joyeux, très moqueur des jeunes serveurs du Boddhi Tree.... il y avait eu la fraîcheur incrédule de leurs sourires, trois ou quatre jeunes gens à qui j'avais demandé mon chemin... il y avait eu, pendant la visite du charnier de Choeung Ek, le sourire d'un jeune Cambodgien, qui tentait sans doute de contrôler le bouleversement intérieur.... il y avait eu naturellement les sourires des drivers de moto- dop sillonnant les rues sans la moindre idée de l'endroit où je voulais aller, sourires qui me mettaient les nerfs à fleur de peau. Et me bouleversaient au même moment... La volonté à tout prix de préserver l'harmonie, de ne pas perdre la face, je l'avais senti à maintes reprises.... il y avait eu les sourires de celles et ceux qui me parlaient de leurs difficultés ou de leur passé tragique. ce sourire-là était un sourire de respect de l'autre, qui n'a pas à souffrir de mes peines.....

.... Nous traversions la jolie ville de kmpot pour retourner à la capitale. Thérèse avait les yeux rivés dehors et elle égrenait, on aurait dit une psalmodie, les noms de ses souvenirs. j'avais voulu lui poser des questions, elle ne m'entendait pas, ne s'adressait qu'à elle-même.

' Là, c'était le marché aux tortues, le curry de tortues c'est extra et les oeufs sont très prisés ; on achetait de petites prunes qui faisaient la langue violette, et on se faisait engueuler par les parents. Les tiges de nénuphars c'est si bon, j'en cherche le goût depuis trente ans, on avait une bonne, j'ai appris à faire la cuisine par réminiscence, la cuisine cambodgienne est compliquée, on y met beaucoup de coco, hier à Kep on a mangé du coco frais, cela m'a beaucoup remuée, on boit d'abord le lait, avec une cuillère découpée dans l'écorce on déguste la pulpe transparente, sucrée. J'ai retrouvé le bungalow, l'hôtel français, et la plage où on allait avec mon mari et mes enfants ; il ne reste rien de la maison de mon frère où nous passions les vacances, rien sauf les arbres qu'il avait plantés, des cocotiers et des manguiers ; il n'avait pas mis de clôture, sa clôture c'étaient des fleurs, des hibiscus.....

....Il y a des oiseaux doucement bavards dans les branches des frangipaniers. Les étoiles blanches des fleurs jonchent le sol. Je suis assise sur un banc dans ce qui fut la cour de récréation du lycée Tuol Svay Prey, la colline du manguiers sauvage, du nom du district où il était situé, à Phnom Penh. Je suis dans la cour de ce qui devint Tuol Sleng, la colline de l'arbre sleng qui porte des fruits empoisonnés, le centre de torture et de destruction ...

....Je suis à Paris et je relis encore une fois ce début, cet incipit : 'il y a des oiseaux doucement bavards dans les branches des frangipaniers. Les étoiles blanches des fleurs jonchent le sol'...et je ne parviens pas à écrire d'autres mots. Comme à mon retour d'Auschwitz où j'avais consacré une chronique à ce voyage en commençant ainsi : 'Mardi, 27 mai 2003. il y a du soleil, de l'herbe tendre, une lumière tremblée sur les arbres. Nous sommes à Auschwitz-Birkenau.' Ce que j'avais ressenti plus fort que tout, là-bas, plus fort que la chambre à gaz, plus fort que les cheveux et les vêtements et les chaussures dans les vitrines, c'était ça : ce soleil qui tendrement chauffait nos épaules, nos dos, nos corps vivants et fragiles.

Cette douceur de la lumière, cette tiédeur soudain de la peau m'avaient fait, l'espace d'un très court instant, comprendre un peu – autrement que dans l'énonciation 'six millions de morts' -, comprendre avec mon corps, un tout petit peu, de quoi il s'agissait.

Thérèse m'avait dit aussi ce jour-là, je crois juste après que les femmes avaient essayé à un arrêt du car de nous vendre des bracelets : 'Cela me fait mal au coeur, les gens pauvres le sont toujours autant'.

Quand je viendrai à Kep l'année suivante, je rencontrerai un soir dans mon paradisiaque hôtel ' la véranda' un type qui vient de se fouler ou casser le pied en tombant du hamac devant sa paillote ! Un Cambodgien de retour pour voir sa maison à Kampot, encore une fois trente après. Il me dit lui aussi combien il est triste de voir des enfants ' sur une route pourrie au lieu d'être à l'école'. Il trouve que dans cette région, rien n'a vraiment progressé. Il était déjà revenu à Angkor mais n'arrivait pas à sauter le pas pour Kampot, la ville de son enfance. Il l'a sauté et cela fait peine de le voir.

Ce jour- là, j'avais demandé à hélène ce qu'elle avait ressenti en retrouvant plus de trente ans après le Kep de son enfance.

Les crabes de Kep furent sa petite madeleine : ' on était en vacances. Les crabes, ils étaient cuits devant toi, pour toi, et on les mangeait en regardant la mer.'

Elle a retrouvé aussi les intonations de la langue khmère ' comme un voile qui se déchire'. 'Maintenant, m'avait-elle dit, je comprends la voix douceuse de ma mère. En France, quand je l'entends parler ainsi, j'ai envie de la secouer. Mais c'est la voix du peuple qui est comme ça ! Une langue de douceur, sans agressivité'.

Elle a retrouvé la mer de Kep. ' En se baignant, on a l'impression de rejoindre le ventre où l'on est né, le ventre du pays qui vous a donné naissance. C'est comme une renaissance, une réconciliation avec mon enfance, comme si je pouvais, malgré les soldats qui défilèrent dans Phnom Penh, recouvrer ma sérénité. Notre mère est morte l'an dernier. A la messe de minuit, à Phnom Penh, c'était comme si elle était avec nous. On a jeté une mèche de ses cheveux dans le fleuve ; elle est revenue chez elle'.....

Mèt man habitait sur l'île de la soie, à quelques kilomètres de phnom Penh. Il a dû quitter l'île de son enfance sans rien, vêtu d'un pantalon et d'un 'krama', direction Pursat. de son groupe de cinquante, ils seront quatre à rentrer. Mèt man décide qu'il fera silence sur cette période. Pourquoi raconter ? Même ses enfants ne le croiront jamais...

Oui, il dit ça, beaucoup disent ça.

.....Où que vous demeuriez, n'oubliez pas notre langue, notre douce langue khmère. parlez-la tous les jours. Ne la laissez pas s'éteindre.

Parce que notre langue, c'est l'eau du Mékong, c'est notre source, notre liberté, notre terre sublime, notre survie, notre mémoire et notre fierté. Alors tant que dans le monde coulera notre source, notre peuple vivant et notre peuple mort, tous nous demeurerons inoubliables...

Laure : Sais-tu où il est ?

Sannara : De qui parles-tu ?

Laure : Réponds !

Sannara : réponds, toi !

Laure : Sais-tu où il est ?

Sannara : De qui parles-tu ?

Laure : De mon père !

Sannara :..... Moi, je n'ai plus de père.

Laure : Ah...

Sannara : Sans doute. Ah... sans doute. Je n'ai plus
de père et ce monde est silence.

Laure : je ne sais pas quoi dire.

Sannara : Au contraire, Laure. Au contraire, vous allez
savoir quoi dire. Ce monde est silence et
calmement, oui, calmement, je vous demande,
j'exige que vous déchiriez ce silence.....

fin